

leur présence ce qu'il y a de grand et de glorieux dans son titre de Reine, le rehausse presque à l'infini. N'est-il pas vrai que Jésus-Christ nous apparaît d'autant plus grand, d'autant plus majestueux, d'autant plus puissant, d'autant plus roi, qu'il voit plus de diadèmes émaner de son diadème et de sceptres se courber sous son sceptre? Et c'est aussi par là que la royauté de Marie respandit d'un ineffable éclat. Il est beau, sans doute, de régner sur des millions de sujets, surtout quand c'est un empire aimé et respecté. Mais avoir une cour où le nombre des rois égale celui des sujets, se peut-il imaginer triomphe semblable, et c'est aujourd'hui celui que reçoit Marie.

Or, si nous y regardons de plus près, ces explications de la première formule suffisent pour l'intelligence de la seconde. Marie, nous dit-on, constitue dans le ciel un ordre à part, un ordre au-dessus des ordres de tous les prédestinés. Elle est à elle seule son chœur et sa hiérarchie.

Je n'ai pas à exposer ici la doctrine commune qui distribue les esprits angéliques en trois hiérarchies, contenant chacune un nombre égal d'ordres ou de chœurs, échelonnés les uns au-dessus des autres; encore moins à décider la question de savoir si les hommes formeront au ciel une hiérarchie qui leur soit propre, ou s'ils seront incorporés suivant leurs mérites aux légions des esprits célestes. L'opinion la plus générale, et qui semble la plus solide, est celle qui professe cette incorporation. En effet, ce qui fait la diversité des hiérarchies et des ordres angéliques, c'est moins la perfection de la nature que l'excellence de la grâce : d'où suit la diversité des fonctions et des offices. Or, si les hommes, même glorifiés, restent in-

férieurs aux Anges au regard de la nature, rien n'empêche qu'ils ne les égalent sous le rapport du mérite et de la grâce. Et c'est assez pour légitimer leur admission dans les célestes phalanges. Ainsi répareront-ils par cette accession les vides que la révolte primitive y produisit, quand Lucifer et ses complices furent exclus du ciel et précipités dans les abîmes (1).

Qui ne voit manifestement, après ce que nous méditons tout à l'heure, que la Mère de Dieu ne rentre dans aucun ordre et dépasse toutes les hiérarchies angéliques? Soit que vous la regardiez sous le rapport de la grâce, soit que vous considériez les fonctions dont elle est investie dans le royaume de Dieu, elle excelle en tout et partout.

Mais, cette première partie de la question résolue, faut-il aussi reconnaître que Marie, n'étant d'aucun ordre et d'aucune hiérarchie de prédestinés, forme à elle seule une hiérarchie distincte et supérieure, la seconde après la Trinité? Non, répondrai-je, et je base ma réponse sur la doctrine de l'Aréopagite et de saint Thomas, son plus illustre interprète. En effet, la hiérarchie, *le principat sacré*, suivant la propriété du mot, renferme deux éléments essentiels, l'un de pluralité, l'autre de subordination, puisqu'elle n'est autre chose qu'une multitude ordonnée sous une autorité commune. C'est pourquoi les deux grands docteurs que j'ai cités ne permettent pas qu'on parle

(1) Cf. S. Thom., 1 p., q. 108, a. 8, *cum antec.*, et S. Bonav., in II, D. 9, a. 1, q. 1. « Tertia positio plus mihi placet, quae etiam dictis sanctorum magis consonat, scilicet quod omnes electi assumantur ad ordines angelorum; quidam ad superiores, quidam ad inferiores, quidam ad medios, pro diversitate suorum meritorum, sed *Beata Virgo super omnes*. Sed utrum assumantur tot de hominibus quot ceciderunt Angeli, vel quot perstiterunt, vel quot fuerunt utriusque, vel plures vel pauciores, ille scit cui soli cognitum est numerus electorum in superna felicitate locandus ». S. Thom. in II, D. 9, q. un., 8.

d'une hiérarchie *incrée* : car, s'il y a dans la Trinité divine pluralité, ordre de nature, l'égalité parfaite entre les personnes dans l'unité d'une même nature exclut toute subordination proprement dite (1). Donc, à plus forte raison, les deux éléments constitutifs de la hiérarchie faisant à la fois défaut dans la Reine du ciel, c'est parler fort improprement que de faire d'elle une hiérarchie complète et séparée.

Que dirons-nous donc? Ce que veulent au fond signifier ceux qui emploient cette manière de parler; ce que saint Bernardin de Sienna a plus heureusement exprimé, quand il écrivait de la Vierge que, vu sa dignité de souveraine des créatures et de Mère de Dieu, « elle constitue par elle-même, à elle seule, un degré, un rang, une condition d'être (*statum*) auxquels la droite raison ne permet pas qu'aucune autre personne créée puisse convenablement être admise : car ce rang, ce degré, cette condition, tant la dignité de cette Vierge est incommunicable, excluent toute pluralité. En effet, comme il ne convient pas qu'il y ait plusieurs Christ, ni plus d'un Homme-Dieu; ainsi ne faut-il pas non plus qu'il y ait plus d'une Mère de Dieu suivant la nature » (2).

Saint Thomas, dans le texte de la *Somme théologique* auquel j'ai fait allusion, après avoir établi que la hiérarchie, c'est-à-dire le *principat sacré*, comprend « et le prince et la multitude ordonnée sous le prince », poursuit en ces termes : « Or, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, Roi suprême, non seulement des Anges mais de toute créature raisonnable, c'est-à-dire, de toute

(1) S. Thom., 1 p., q. 108, a. 1. Cf. Dionys., de *Coel. Hierarchia*, c. 3.

(2) S. Bernard. Sen., Sermon 3 de *Glor. Nomine Mariae*, a. 2, c. 1. Opp., IV, p. 82.

créature capable de participer aux choses sacrées, il n'y a qu'une hiérarchie universelle... »; laquelle toutefois n'exclut pas les hiérarchies particulières; pas plus que, dans un royaume, des corps ou gouvernements distincts ne sont incompatibles avec la commune subordination de tous sous l'autorité du chef suprême. Pourquoi ne dirions-nous pas de Marie que, par sa dignité transcendante et par son influence que rien ne borne, elle est, après le Dieu fait homme, à la tête de la hiérarchie universelle, pour y exercer très excellemment les trois fonctions des *hiérarques* sacrés, purifiant, illuminant et perfectionnant les serviteurs et les enfants de Dieu, qui sont aussi les siens? Mais ce sont là des pensées dont le développement plus complet trouvera sa place quand nous parlerons de la Mère des hommes.

III. — J'ai dit que pour Marie siéger en Reine sur un trône, à la droite du Dieu fait homme, c'est participer dans une mesure incommunicable à sa gloire, à sa béatitude, à sa puissance. Le temps serait venu d'expliquer cette triple prérogative. Pourtant, je ne m'étendrai ni sur la gloire, ni sur la puissance de la Mère de Dieu, parce que l'une et l'autre appartiennent à notre secondé Partie. C'est alors, en effet, que nous aurons à traiter soit du culte dû à la sainte Vierge, soit de la manière dont elle concourt au salut des prédestinés : deux sujets auxquels se rattache naturellement ce qu'on pourrait dire ici de sa gloire extérieure et de son pouvoir auprès de Dieu. Reste donc la béatitude. Mais d'elle aussi je ne parlerai que très brièvement, retenu que je suis par une double considération.

C'est d'abord mon impuissance à retracer les perfections dont la sagesse, la toute-puissance et l'amour de Dieu l'ont enrichie comme à l'envi dans son âme et dans sa chair : parure plus que royale de la Fille, de l'Épouse et de la Mère. S'agirait-il du moindre des élus, d'un petit enfant qui n'a d'autres titres à porter au tribunal de Dieu que la grâce et l'innocence de son baptême; saint Paul, cet apôtre ravi jusqu'au troisième ciel, instruit par Jésus-Christ lui-même à parler de ses mystères, se déclarerait incapable de concevoir et d'exprimer la félicité qui l'attend (1). Quelle témérité serait-ce donc de prétendre expliquer le poids immense de gloire réservé par le Seigneur à la Reine des prédestinés, à sa Mère ?

Une autre considération qui m'arrête, c'est que, pour traiter convenablement cette matière, il serait indispensable d'avoir exposé tous les éléments de la béatitude, avant d'en montrer la réalisation parfaite en Marie : questions trop étendues pour recevoir ici les solutions qu'elles comportent (2). Je prie donc mon lecteur de se rappeler ou de lire ce que la théologie catholique enseigne du bonheur des Saints, et de se dire ensuite : de même que la grâce de Marie égale et surpasse même, à elle seule, la grâce de la multitude innombrable des élus, ainsi la gloire de cette divine Vierge est au-dessus de toutes les gloires créées : car la gloire répond à la grâce comme le fruit à la semence (3). Je me contenterai d'indiquer som-

(1) I Cor., II, 9.

(2) J'ai étudié longuement cette matière dans mon ouvrage *la Grâce et la Gloire*, L. IX et L. X.

(3) Il n'est pas rare de voir donner comme mesure à la béatitude de Marie le nombre incalculable et la perfection suréminente de ses mérites. Assurément, pour qui sait méditer la valeur et la continuité des œuvres saintes offertes à Dieu par elle, dans le cours de sa longue existence, une

mairement quelques points de plus grande importance.

La béatitude de l'âme, dans son complet épanouissement, est faite de trois actes également durables, ou, pour mieux dire, également éternels : voir Dieu, aimer Dieu, jouir de Dieu. *Videbimus, amabimus, gaudebimus*, a dit le grand Augustin. Or, pour ces trois opérations béatifiantes, Marie n'est surpassée que par le Dieu fait homme, et n'est égalée par personne au-dessous de lui. Sa vision l'emporte sur toute autre, soit pour l'intensité, soit pour l'étendue.

Pour l'intensité : car elle a pour mesure la perfection de la lumière de gloire, et celle-ci répond à la perfection de la grâce. Autant donc la bienheureuse Vierge est supérieure en grâce, autant son regard entre-t-il plus profondément dans les abîmes lumineux de l'être divin.

La même vision l'emporte aussi pour l'étendue ; c'est un point de doctrine que nous aurons à développer plus longuement dans notre seconde Partie. Notons seulement ici que les mystères de la nature et ceux de la grâce n'ont rien de caché pour Marie. Bien plus, des théologiens, comme Suarez, estiment « pieuse et pro-

elle mesure aurait déjà de quoi confondre l'intelligence. Toutefois elle est inadéquate : car la croissance spirituelle n'a pas le mérite personnel comme unique facteur : autrement, il n'y aurait de place au ciel pour aucun de ces millions d'enfants régénérés par le baptême, qui meurent avant d'avoir jamais posé la moindre opération méritoire. La gloire, encore une fois, répond à la grâce : mais cette grâce est tout d'abord infusée dans l'âme indépendamment de tout mérite ; et la doctrine catholique nous la montre s'y développant encore en l'absence, ou du moins, bien au delà de ce que réclame le mérite. C'est ce que les théologiens enseignent par la célèbre distinction qu'ils établissent entre l'*opus operantis* et l'*opus operatum* ; et nous avons vu quels accroissements incalculables de grâce et de sainteté, la bienheureuse Vierge a reçus par cette dernière voie. On dirait mieux que la mesure de la gloire de Marie doit être cherchée dans sa maternité : car l'un et l'autre mode de sa croissance spirituelle a sa première raison d'être dans cette maternité divine.

bable » l'opinion suivant laquelle Marie contemple dans le Verbe, par la même intuition qui lui révèle les profondeurs de Dieu, tout ce que Dieu lui-même connaît, de sa *science de vision*; par conséquent, tous les êtres distincts de Dieu, de quelque nature qu'ils soient. Suarez n'excepte que ce qui appartient singulièrement à l'humanité du Christ, comme seraient les pensées les plus intimes de l'Homme-Dieu : car « iï n'appartient pas à l'inférieur de lire ainsi librement dans le cœur du supérieur », à moins que celui-ci ne veuille révéler lui-même ce qu'il y renferme (1). Mais vers qui donc se pencherait Jésus pour lui dire ses plus intimes secrets, si ce n'est vers sa mère tout aimante et tout aimée ?

Et l'amour béatifique répond à la connaissance. Ce qui n'est pas la loi de l'exil est celle de la patrie. Au sein de la Trinité, ces deux actes vont de pair dans l'unité d'une même perfection : tellement que si Dieu par essence est l'infinie compréhension de lui-même, il en est aussi l'amour infini. Le Verbe infiniment parfait a pour terme l'Amour personnel en tout égal à lui. Donc, puisque l'image est conforme à son exemplaire, la même équation se retrouve dans chacun des élus. Concevez-vous maintenant avec quel impétueux élan d'amour Marie s'élance éternellement vers cette beauté tout aimable et tout aimante, si parfaitement connue ? Certes, elle l'aimait déjà dans l'exil plus et mieux que les prédestinés ne l'aiment dans la patrie (2); mais aujourd'hui qu'elle voit dans une lumière incomparablement plus claire et plus vive cet océan de bonté, rien ne saurait exprimer l'immensité de son

(1) Suar., de *Myster. vitæ Christi*. D. 21, S. 3, § 3, ex his...

(2) S. Franç. de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, L. III, c. 7 et 8.

amour. Or, aimant Dieu, elle aime par le même acte, en Dieu et pour Dieu, dans l'ordre même où Dieu les aime, les créatures de Dieu; et celles-là surtout qu'elle a reçues de son fils pour enfants.

Parlerai-je maintenant de sa joie ? La joie procède de l'amour, comme un effet de sa cause (1). Elle en est le rassasiement. Pourquoi ce contentement du cœur à la nouvelle d'un événement heureux pour telle ou telle personne ? C'est que vous l'aimez. Pourquoi cette allégresse, quand il vous est permis de la revoir et de vivre familièrement avec elle, après une longue et douloureuse séparation ? C'est aussi parce que vous l'aimez. C'est là ce qu'enseigne le Docteur Angélique à l'endroit que je viens de citer : « La joie naît de l'amour, ou bien à raison de la présence de l'objet aimé, ou parce que la personne aimée entre en possession ou jouit avec sécurité de son bien propre ». Voilà pourquoi, continue-t-il, la joie spirituelle est en nous le fruit de la charité : « car la charité, d'une part, est l'amour de Dieu dont le bien est immuable comme il est infini, puisque Dieu est à lui-même sa propre bonté; et, d'autre part, Dieu, par là même qu'il est aimé, est présent en celui qui l'aime, suivant la parole de l'Apôtre : qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui » (2). Et c'est aussi pourquoi la joie de la sacrée Vierge est désormais sans mesure.

Ne me dites pas que le bien de Dieu, cause première de cette joie, n'a pas changé par son entrée dans la gloire, et que d'ailleurs la charité qui lui rend Dieu présent dans la gloire est celle-là même qu'elle avait

(1) S. Thom., 2-2, q. 28, a. 1.

(2) Joan., IV, 16.

ici-bas, aux derniers jours de sa vie mortelle. Ce serait avoir peu compris le raisonnement de saint Thomas. Non, le bien de Dieu n'est plus pour elle ce qu'il était alors.

Sans doute, elle le savait infiniment beau, infiniment bon, infiniment parfait; et personne n'avait jamais, comme elle, apprécié ce bien de tout bien qui fait la richesse incompréhensible de Dieu. Mais qu'elle voit mieux, dans la clarté qui l'inonde, ce qu'est en elle-même cette insondable perfection du Dieu de son cœur! Comme aussi plus radieuse et plus ravissante est à ses yeux la sainte humanité de son Jésus, qu'elle ne l'imagina jamais aux jours de son pèlerinage! Si donc les trésors infinis d'amabilité, renfermés dans le sein de Dieu, n'ont pas éprouvé d'accroissement en eux-mêmes, ils ont plus que centuplé pour Marie, grâce à la perfection de la vision face à face qui lui en étale en quelque sorte devant les yeux toute l'immensité.

Sans doute aussi, la charité lui rendait autrefois présent le bien de Dieu. Qui jamais le porta comme elle et dans son esprit et dans son cœur? Mais pourtant cette présence, si intime et si sensible qu'elle pût être, était encore l'absence: car la Vierge était alors dans la *voie*; car elle appelait la dissolution de son corps pour être avec le Christ; car, pour elle, comme pour tout juste de la terre, mourir, ce fut aller à Dieu, parce que la *vision* seule de Dieu suffit à nous consumer dans la présence de Dieu.

Sans doute enfin, son amour de Dieu avait acquis sa croissance dernière, quand sonna pour elle l'heure de la délivrance: mais si la charité, considérée comme *habitude* ou principe d'aimer, demeure à l'en-

trée du ciel ce qu'elle était à la sortie de la terre, l'acte d'aimer acquiert une vigueur, un élan, une impétuosité, qu'il doit à la perfection de la connaissance: car l'intuition seule permet à la divine bonté d'exercer pleinement toute sa puissance d'attraction.

J'ai parlé du bonheur qui vient à Marie de son amour pour Dieu. Mais il est pour elle d'autres sources de joie. N'oublions pas que ce Fils de l'homme, qui règne au plus haut des cieux, l'appelle sa mère, et qu'elle l'est, en effet. N'oublions pas non plus ce que nous avons médité de leur amour réciproque; et nous comprendrons quelles délices doivent produire au cœur de Marie la contemplation d'un tel fils, les entretiens familiers qu'ils échangent ensemble, les caresses divines et les baisers qu'elle en reçoit. Enfin, rappelons-nous que les élus de Dieu sont aussi les enfants de Marie; enfants si aimés qu'elle a livré pour eux son Unique à la plus épouvantable mort; et n'eût-elle pas d'autre joie que celle que lui cause leur éternelle béatitude, elle s'estimerait contente, et bénirait Dieu d'avoir fait d'elle la plus heureuse des mères.

Si nous avons reculé, lorsqu'il s'agissait d'exprimer la béatitude de l'âme, ce n'était pas dans l'espérance de nous étendre plus longuement sur la béatitude du corps: les mêmes difficultés nous feraient obstacle. La béatitude corporelle des élus peut être envisagée sous un double rapport: au point de vue de l'être, au point de vue l'activité vitale. Sous le premier chef viennent se ranger ce qu'on est convenu d'appeler les qualités des corps glorifiés; sous le second, les opérations dans lesquelles s'épanouira pour chacun des sens la perfection qui lui est propre.

Or, en tout cela, Marie gardera sa prééminence de

Reine et de Mère. Décrivez-moi, si vous le pouvez, les splendeurs et les délices de l'humanité sensible de mon Sauveur, et je vous dirai, du moins en balbutiant, ce qu'est aujourd'hui l'homme extérieur en Marie : car elle est au ciel la plus parfaite copie de Jésus glorifié. Ou bien, si la tâche vous paraît moins au-dessus de votre infirmité, dépeignez-moi les beautés et les enivrements de sa bienheureuse âme ; et je m'en servirai pour vous peindre la radieuse apparition qu'elle offre aux Saints dans sa chair *angélique*, puisque cette chair est la vive et fidèle expression de l'âme, toute pénétrée de son influence, en harmonie parfaite avec elle.

IV. — Rien de plus fréquent que de voir appliquer à Marie, dans son Assomption, ces paroles du Cantique : « Voilà que mon Bien-aimé m'appelle. Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez. Venez du Liban, mon épouse, venez et vous serez couronnée » (1). C'est l'invitation de Jésus à sa mère, alors que cette Vierge, mourant d'amour, allait s'élever de la terre au ciel, appuyée sur le Bien-aimé. Pourquoi Jésus parle-t-il de *couronnement* ? Est-ce que déjà Marie n'était pas Reine ; est-ce qu'elle ne portait pas au front le diadème de sa maternité, de ses vertus, de ses mérites et de son pouvoir ? Sans doute, et pourtant, c'est à cette heure qu'elle doit être couronnée.

Elle va l'être, parce que tout ce qui fait sa royauté, reçoit aujourd'hui son glorieux et final complément : complément de pouvoir, complément de lumière, com-

(1) Cant., II, 10 ; IV, 8.

plément de béatitude, complément aussi de gloire et d'immortalité dans tout son être. Elle va l'être surtout, parce que ses privilèges brilleront désormais d'un éclat sans pareil devant les regards éblouis des Anges et des hommes. Jusqu'ici c'était une Reine cachée sous un double voile : le voile de son humilité qui lui faisait garder dans son cœur le secret du Roi céleste, et ne lui permettait d'offrir aux yeux que la servante du Seigneur ; le voile aussi que Jésus lui-même avait jeté sur sa mère, aux jours de sa vie mortelle, quand il la retenait renfermée dans l'humble solitude de Nazareth ; quand, devant les foules, il lui refusait le nom de mère ; quand il l'appela sur ses pas à partager les ignominies de la Passion ; quand, remontant lui-même au ciel, il la laissa derrière lui sur la terre, si petite devant les hommes qu'on dirait, à parcourir les histoires, qu'elle ne comptait pour rien dans le monde. Mais aujourd'hui quel revirement merveilleux ; revirement durable, éternel. Le Christ, en présence du ciel entier, l'appelle *ma Mère*, et veut que tout s'incline devant elle ; obligation souverainement douce pour le monde des élus : car n'est-ce pas une fête de la contempler sur le trône de sa gloire, de rencontrer son regard, de se prêter à ses moindres souhaits, de sentir son cœur se fondre d'admiration et d'amour devant elle ?

Et voilà que la terre, elle aussi, s'unit aux bienheureux habitants du ciel ; Marie ne sera plus l'oubliée. Partout où sera prêché le nom de son fils, on célébrera son nom, jusqu'au jour où, la pleine révélation arrivée, il n'y aura plus qu'un immense et perpétuel *Ave*, parmi la multitude des enfants de Dieu, réunis devant le trône de la Mère de Dieu et de leur Mère.

O Marie, daignez écouter notre humble prière, à nous qui sommes encore dans l'exil et loin de vous. Tournez maintenant vers nous vos regards si miséricordieux ; vers nous qui gémissons loin de vous dans cette vallée de larmes ; et montrez-nous un jour votre visage, et que votre voix résonne à nos oreilles : car cette voix est toute douceur, et ce visage, la beauté même (1).

(1) Cant., II, 14.

## TABLE DES MATIÈRES

### LIVRE V

Des prérogatives particulières accordées à la Bienheureuse Vierge en vue de sa maternité. — Les dons de l'intelligence dans la Mère de Dieu. — Du privilège qui la préserva dans sa volonté de toute faute personnelle, ou de son impeccabilité..... 3

#### CHAPITRE PREMIER

Science surnaturelle de la Mère de Dieu. — Rapports entre la connaissance de l'homme innocent et celle de la bienheureuse Vierge. — Comment Marie, dès sa première origine, eut constamment la science actuelle des choses divines ; — d'où le privilège d'avoir été sanctifiée avec le libre concours de sa volonté propre, à la manière des adultes..... 3

#### CHAPITRE II

Nature de cette science ; qu'elle est *infuse*, au sens propre du mot. — Conséquences qui ressortent d'un si singulier privilège. — Comment, en particulier, il n'avait pas de retentissement nécessaire *dans l'homme extérieur*..... 34

#### CHAPITRE III

Encore sur la science de la Mère de Dieu. — Quelle en était l'étendue, la croissance, — et comment elle fut affranchie de toute erreur et de toute ignorance proprement dite..... 44

#### CHAPITRE IV

Absence de tout péché dans la Mère de Dieu. — Ce que la foi nous enseigne. — Explications données par les théologiens ; — et comment, au fond, les principaux maîtres s'accordent dans l'interprétation de ce privilège..... 67